

ÉPIDAURE : LE SITE

Le sanctuaire d'Asclépios appartenait à la cité d'Épidaure, située à une trentaine de kilomètres sur la côte est de l'Argolide. A l'époque classique, la prospérité de la cité est due au sanctuaire.

Le site, inscrit depuis 1988 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, fait l'objet de restaurations concernant plusieurs parties du sanctuaire (notamment les propylées du "gymnase", le portique d'incubation, la tholos).

Le théâtre accueille des représentations les vendredis et samedis soirs de juillet et août.

Origine du culte et du sanctuaire

Selon la mythologie, Asclépios est né d'un dieu (Apollon) et d'une mortelle, Coronis, fille de Phlégyas roi des Lapithes en Thessalie. Diverses traditions concernent sa naissance particulière. Selon une première version (celle de Pausanias), Coronis mourut à Épidaure en le mettant au monde et l'enfant fut nourri par une chèvre. La version la plus populaire, transmise par Pindare, veut que Coronis, infidèle, fût tuée par Artémis à la demande d'Apollon, et révéla en mourant qu'elle était enceinte. Sur le bûcher funèbre, Apollon pratiqua une « césarienne post-mortem » et sauva *in extremis* l'enfant. On dit aussi que c'est un corbeau blanc qui annonça à Apollon l'infidélité de sa compagne, et qu'Apollon rendit noires les plumes du messenger (Coronis est également le nom de la corneille en grec : κορώνη) pour avoir failli provoquer la mort de l'enfant à naître. Après cela, Apollon confia Asclépios au centaure Chiron qui l'éleva en Thessalie. Il lui enseigna la médecine et plus tard Asclépios, qui vivait en Thessalie (il régnait sur la ville de Triikka), remporta un tel succès dans cet art qu'il réussit à ressusciter des morts (par exemple Hippolyte, fils de Thésée). Zeus le foudroya pour cette atteinte à l'ordre naturel des choses, puis le plaça dans la constellation du Serpenteaire.

Le culte semble d'abord avoir été celui d'un héros local thessalien avant d'être celui d'un dieu. On pense que le sanctuaire le plus ancien est celui de Triikka (aujourd'hui Triikkala) en Thessalie. Épidaure, comme lieu de la naissance et de la mort d'Asclépios devint le sanctuaire le plus célèbre, mais la cité de Messène prétendait également l'avoir vu naître (dans ce cas les Messéniens prétendent que sa mère est Arsinoé, fille de Leucippos). On le voit, les versions du mythe s'adaptent aux lieux de cultes, et vice-versa.

A Épidaure, c'est en fait Apollon qui fut d'abord honoré : Apollon "Maléatas" a un sanctuaire sur les pentes du mont Kynortion (sur lequel s'appuie le théâtre) où l'on trouve des offrandes remontant à l'âge du bronze, et même des vestiges préhelléniques ; les premiers témoignages du culte sur le site actuel d'Épidaure remontent au VI^e siècle et se seraient aussi adressés d'abord à Apollon, puis Asclépios lui fut associé et finit par le supplanter. La fête panhellénique des Asclépieia, comportant des épreuves sportives, puis des concours musicaux, renforçait l'attrait du sanctuaire. De plus le culte du dieu guérisseur devient de plus en plus populaire dans le monde grec, et de nouveaux sanctuaires apparaissent, mais c'est sous le patronage de celui d'Épidaure, à Athènes (le culte est implanté lors de la peste de la guerre du Péloponnèse et le poète tragique Sophocle semble avoir joué un rôle particulier dans cet épisode), Cos, Pergame, Rome...

Histoire du sanctuaire d'Épidaure

Les premiers bâtiments remontent à la fin du VI^e siècle : il s'agit d'un portique situé près d'une source sacrée (sous la partie est de l'*abaton* actuellement visible) et du premier état du bâtiment « E », comportant un autel constitué par les cendres des animaux sacrifiés et un petit temple à Apollon. Une partie du culte consistait en banquets rituels.

Au Ve siècle, le bâtiment du culte primitif est partiellement clos par un portique et un mur. Un stade est créé pour les Asclépieia.

Le IV^e siècle correspond à l'essor du culte d'Asclépios et aux aménagements architecturaux les plus remarquables : temples d'Asclépios et d'Artémis, tholos, théâtre, nouvelle salle pour les banquets rituels. Quelques aménagements sont encore faits à l'époque hellénistique : entrée du stade pour les athlètes, bains, citerne...

Au I^{er} siècle av., le sanctuaire est pillé (il comportait de magnifiques offrandes) par Sylla puis saccagé par des pirates Ciliciens en 67 av.

Au II^e siècle ap., le sanctuaire connaît un nouvel éclat, grâce d'abord à la générosité d'un sénateur romain, Sextus Julius Antoninus, qui subventionne en 163 la réparation d'édifices détruits et la construction de nouveaux bâtiments. Cette renaissance du culte paraît liée à l'influence de dieux orientaux (ainsi Pausanias¹ mentionne « un temple d'Hygie, Asclépios et Apollon, les deux derniers surnommés dieux égyptiens »).

Peu après, Pausanias (II, 26, 3 – II, 28, 1) visite les lieux, admire les temples, la tholos, le théâtre tout particulièrement, et les constructions d'Antoninus. Il décrit l'ensemble du site comme un bois sacré délimité par des bornes en deçà desquelles il est interdit de mourir et d'accoucher, comme sur l'île de Délos (grâce à la générosité d'Antoninus, un bâtiment fut construit pour accueillir les parturientes et les mourants). Toutes les offrandes (animaux sacrifiés ?) doivent être consommées à l'intérieur du périmètre sacré et ne jamais en sortir. Il présente le stade et le théâtre comme parties intégrantes du sanctuaire.

A la fin du IV^e siècle, le sanctuaire est mis à sac par les Goths d'Alaric ; ensuite le culte chrétien (basilique consacrée à Saint-Jean au nord du site) succédera à celui du dieu de la médecine.

Les Asclépiéia

Des concours sportifs furent créés au plus tard vers 520 av. et les participants connus furent d'abord des athlètes de la région. Toutefois, le concours avait vocation à être panhellénique et se tenait neuf jours après les Jeux Isthmiques, ce qui permettait aux athlètes et spectateurs de se rendre facilement d'un concours à l'autre, mais une fois sur deux seulement, car les Asclépiéia étaient une fête pentétéride, et avaient donc lieu tous les quatre ans alors que les Jeux Isthmiques se tenaient tous les deux ans. Le concours se développa au Ve siècle, et s'y ajoutèrent des concours musicaux. Le début du dialogue de Platon, *Ion*², nous montre le rhapsode Ion d'Éphèse qui vient de remporter le prix à Épidaure et se prépare à participer aux Panathénées. L'origine du rhapsode montre que le concours attire désormais des participants de cités éloignées, et cette popularité semble aller de pair avec celle du culte d'Asclépios. La célébration du concours est attestée encore jusqu'au III^e siècle ap. JC au moins, même si son importance semble avoir assez vite décliné : bien que concours sacré panhellénique, il n'a pas attiré pour lui-même les athlètes les plus réputés.

Le concours était organisé par un agonothète et des hellanodices. Les épreuves gymniques, pour adultes et enfants, étaient les courses d'un, deux, quatre stades, la course "longue" (dolichos), la boxe, la lutte, le pancrace, le pentathlon ; s'affrontaient également des trompettes et hérauts. Des épreuves de course féminines sont attestées à l'époque impériale.

Il existait un concours hippique comportant plusieurs épreuves, et donc un hippodrome (mentionné par une inscription, mais dont l'emplacement n'a pas été localisé).

Le concours musical opposait des rhapsodes, des aulètes, des citharèdes ; il y avait aussi un concours de comédie et tragédie.

La récompense était une couronne de feuillage, probablement du laurier.

Les particularités du culte expliquent les caractéristiques du sanctuaire :

1 Asclépios, mortel ressuscité puis divinisé, est un dieu chthonien, lié à la terre. Le serpent lui est associé car c'est l'animal chthonien par excellence, qui vit à la fois sur et sous la terre, et en contact permanent avec elle. Or, pour guérir les hommes, c'est de la terre et des plantes qu'elle produit que l'on peut tirer des remèdes. Asclépios est souvent représenté avec un caducée, c'est-à-dire un bâton autour duquel s'enroule un serpent, aujourd'hui encore emblème des professions médicales. Une variété de grands serpents inoffensifs semble avoir été présente dans l'Antiquité sur le site d'Épidaure. La tholos, quelle qu'en soit la fonction exacte, est par son labyrinthe souterrain liée à l'univers chthonien.

2 La cure des malades exige des bâtiments particuliers, notamment le portique d'incubation, mais aussi des lieux permettant un séjour plus ou moins long, comme le katagogéion, une activité médicale humaine se déve-

¹ II, 27, 7

² La scène du dialogue est censée se dérouler vers 395/4, bien que Socrate soit mort à cette date... L'ignorance de Socrate concernant l'existence de concours de rhapsodes à Épidaure ne prouve pas que l'institution soit toute récente, Socrate n'étant pas, de toute évidence, passionné par ce genre de manifestation.

loppant parallèlement aux miracles accomplis par le dieu...

3 Les sanctuaires guérisseurs se développent toujours auprès de sources ; en effet, avant de remplir une fonction d'hygiène et d'agrément, les bains grecs ont eu une fonction thérapeutique et curative. On constate donc la présence de sources, de fontaines aménagées, de systèmes d'adduction d'eau, et de thermes construits à l'époque romaine.

4 Des banquets rituels semblent avoir joué un rôle important dans le culte d'Apollon puis d'Asclépios, d'où l'existence d'édifices comme l'hestiatorion. Le bâtiment E (appelé ainsi par les fouilleurs en raison de sa forme semblable à la lettre de l'alphabet) pourrait avoir eu ce rôle également.

5 La fête des Asclépiéia explique l'existence des installations sportives et du théâtre.

Le théâtre

Le théâtre est à distance (500 m) du temple d'Asclépios car il fallait utiliser une pente naturelle pour y adosser les gradins. Il était utilisé en particulier lors des fêtes panhelléniques des Asclépiéia. Cet élément le plus connu d'Épidaure est célèbre pour sa beauté (Pausanias, au IIe s. de notre ère, le considère comme l'un des plus beaux de toute la Grèce) et pour son acoustique d'une exceptionnelle qualité. Il a été construit à la fin du IVe siècle, et peut-être remanié et agrandi au milieu du IIe : c'est à ce moment-là que l'on aurait ajouté les 21 gradins de la partie supérieure. Sa beauté est traditionnellement attribuée au fait qu'il est construit sur la base du nombre d'or, traduction mathématique de l'harmonie visuelle³.

Le théâtre tel qu'on le voit aujourd'hui a une capacité de 13 000 à 14 000 spectateurs répartis sur 55 gradins. Les gradins sont divisés verticalement en 12 kerkides (sections) pour la partie inférieure, et 24 pour la partie supérieure. Les sièges du premier rang et ceux du dernier rang de la partie inférieure ainsi que du premier rang de la partie supérieure de la *cavea* sont pourvus de dossiers : ils étaient réservés aux invités de marque (prêtres, représentants divers).

Le théâtre étant aménagé, comme tous les théâtres grecs, sur une pente naturelle, il fallait prévoir l'écoulement des eaux de pluie : c'est le cas, et il existe tout un système d'évacuation des eaux sous les gradins. Un caniveau borde l'orchestra du côté des gradins et se prolonge de part et d'autre de la scène de façon souterraine.

L'orchestra circulaire, en terre battue, est bordée par un muret en pierre calcaire. Au centre, une pierre circulaire creusée d'une mortaise en son axe a été interprétée à tort comme un autel de Dionysos. Il pourrait s'agir d'un repère de construction pour l'orchestra et le koilon.

Deux parodos en pierre à deux ouvertures relie le koilon au bâtiment de scène.

Le bâtiment de scène, en pierre, dont les substructures sont encore visibles, se composait de deux niveaux. Le niveau inférieur comportait un proskénion dont la façade était pourvue de 14 piliers à demi-colonnes ioniques et formait une faible saillie à chaque extrémité. L'entrecolonnement central était occupé par une double-porte, les autres pouvaient être dotés de panneaux de bois amovibles. Derrière le proskénion, la skènè proprement dite communiquait avec lui par trois portes. L'étage supérieur s'ouvrait sur le toit du proskénion par 5 portes, et était couvert par un toit à double-pente. L'aménagement définitif des bâtiments de scène date de l'époque hellénistique.

On a longtemps cherché à expliquer l'**acoustique exceptionnelle** de ce théâtre, où le son se diffuse très bien, horizontalement comme verticalement, si bien que l'on peut percevoir à distance (60 m séparent l'orchestra et le dernier rang de gradins) des paroles prononcées sans que le locuteur ne force sa voix. On a remarqué que tout obstacle à la diffusion du son a été éliminé et que tout est fait pour favoriser la circulation du son à l'intérieur de la *cavea* : le théâtre a la forme d'un demi-cercle légèrement outrepassé, de sorte que le son est renvoyé d'un côté à l'autre de ce demi-cercle sans en sortir. On a évoqué le sens du vent, de la scène vers les gradins (mais l'acoustique est bonne même en l'absence de vent), le rôle des masques (dont la fonction de porte-voix n'a jamais été prouvée...) Une étude récente⁴ a montré que c'est la disposition des gradins qui servait de filtre acoustique natu-

³ Voir le dossier « Rapports et proportions dans l'architecture grecque classique ».

⁴ Declercq N. F. & Dekeyser C. S. "Acoustic diffraction effects at the Hellenistic amphitheater of Epidaurus: Seat rows responsible for the marvelous acoustics", *Journal of the Acoustical Society of America*, April 2007 -- Volume 121, Issue 4, pp. 2011-2022

rel en réduisant les sons de basse fréquence, qui constituent l'essentiel du bruit ambiant, tout en transmettant les sons de haute fréquence, notamment les voix des acteurs. Cet effet serait dû plus précisément à la façon dont le son est reflété par les surfaces ondulées A Épidaure, les fréquences inférieures à 500 hertz sont davantage assourdies que les autres lorsque le son est renvoyé par les gradins, et le bruit ambiant est ainsi en partie filtré. Ce filtrage s'applique aussi aux basses fréquences de la voix, mais le système auditif humain est capable de compenser ou de restituer cet affaiblissement d'une partie du signal, à partir des sons à haute fréquence qui lui sont parvenus. Il se peut que le phénomène fonctionne moins bien quand le théâtre est plein. On ne peut dire toutefois si ce phénomène est le résultat d'une véritable maîtrise technologique ou le fruit du hasard.

Le stade

On distingue plusieurs phases dans sa réalisation :

- Une première phase au Ve siècle consiste en un aménagement sommaire.
- à la fin du Ve ou au début du IVe on crée une piste rectangulaire d'environ 180 m de long et 22 m de large, et entourée d'un talus ; la sphendonè s'appuie sur une déclivité naturelle.
- au dernier quart du IVe siècle, une bordure en pierre est ajoutée au bord de la piste (pour canaliser et évacuer les eaux de pluie), on crée des gradins en pierre sur une partie des côtés nord et sud, et une tribune.
- au milieu ou à la fin du IIIe siècle, on refait les gradins nord ; on ajoute à la même époque ou un peu plus tard un passage voûté pour l'entrée des athlètes.

Les bâtiments du culte

- **le temple d'Asclépios** : bâti vers 380 av. J.-C. par l'architecte Théodotos, il abritait une statue chrysléphantine d'Asclépios, œuvre de Thrasymédès de Paros, placée dans une fosse de 60 cm de profondeur environ, ce qui est le cas des sanctuaires des dieux chthoniens, en particulier les dieux guérisseurs et oraculaires.

- Le bâtiment appelé « **gymnase** » a fait l'objet de nouvelles études lors des travaux de restauration, qui conduisent à une nouvelle interprétation : il s'agirait en fait d'un **hestiatorion**, bâtiment où se tenaient des banquets rituels car on y a trouvé en particulier des restes de foyers et de nourriture. Il fut construit à la fin du IVe ou au début du IIIe siècle av ; il comportait un propylée monumental du côté nord. Détruit par les Ciliciens, accueilli en son sein, vers le début du IIIe ap, un **odéon**, avec un changement d'orientation puisque celui-ci est tourné vers l'ouest, tandis que l'ancien propylée fut transformé en sanctuaire d'Hygie.

- Le **portique d'incubation** est rendu nécessaire par le culte puisque le consultant doit passer la nuit dans un dortoir sacré. Le succès croissant du culte a rendu nécessaires de multiples remaniements architecturaux à cet édifice. Le premier aménagement du début du IVe siècle fut la construction d'un portique ionique à 17 colonnes dans la partie est, englobant dans son angle nord-est la source sacrée du culte primitif. Puis il fallut agrandir le portique à la fin du IVe, mais la forte déclivité du terrain à l'ouest obligea à ajouter un étage inférieur. Dans la partie ouest on a ainsi un étage inférieur, et un étage supérieur (avec 31 colonnes) au même niveau et dans le prolongement du portique d'origine. D'autre part l'entrecolonnement est garni de murets qui protègent les occupants de l'abaton des regards indiscrets et profanes.

- Le bâtiment le plus énigmatique d'Épidaure est la **tholos**, parfois appelée *thymèlè*. Il s'agit d'un édifice circulaire, de 22 m de diamètre, construit entre 360 et 330 par l'architecte Polyclète le Jeune. C'était un ouvrage magnifique, tout en marbre blanc, comportant une colonnade extérieure dorique et une colonnade intérieure corinthienne ; entre les deux, un plafond à caissons décorés de motifs végétaux ([à voir au musée](#)) ; l'intérieur avait été décoré par le peintre Pausias. Particularité : ce bâtiment possédait un sous-sol constitué de corridors circulaires concentriques ; pour passer de l'un à l'autre et aller du centre vers la périphérie ou l'inverse, il faut faire tout un parcours labyrinthique, car les ouvertures permettant de passer d'un cercle à l'autre ne se trouvent pas en face les unes des autres. Qui était censé effectuer ce parcours, auquel on serait facilement tenté d'attribuer une signification initiatique ou mystique, ou, à tout le moins, mystérieuse ? Des malades ? On a dit que ce soubassement labyrinthique pouvait être le refuge des serpents sacrés ; on a également émis l'hypothèse que cette tholos pouvait être le tombeau d'Asclépios, une sorte *d'hérôon* rappelant les origines mortelles, par sa mère, Coronis, du dieu ;

bref, les suppositions les plus variées ont été faites, sans que le secret de cet édifice (dont le nom grec, *thymèlè*, autel, atteste la destination religieuse) soit percé.

TEXTE

"Bien des mystères résident encore à Épidaure, dans la signification comme dans la technique des rites qui s'y pratiquaient. On ne sait rien - cela est vrai - de l'origine du sanctuaire, rien de l'histoire légendaire d'Asclépios, rien, non plus, des pratiques qui se déroulaient dans le labyrinthe souterrain de la *tholos*, un des monuments les plus troublants de ce site. Mais approfondir ce mystère, c'est creuser, au sens propre comme au sens figuré - dans la chair de la terre et dans la chair de l'homme : les couloirs, les passages, les labyrinthes de la *tholos*, cœur et nombril des mystères d'Épidaure, évoquent les labyrinthes du corps humain où l'homme, alors, ne s'aventurait qu'à tâtons.

Que cette *tholos* ait été le sanctuaire primitif d'un dieu-taube, le refuge de serpents sacrés utilisés au cours des rites de guérison ou l'ancre d'un dieu caché rendant ses oracles et révélant ses recettes depuis les entrailles de la terre, elle représente, comme l'ancre de la Pythie à Delphes ou comme le labyrinthe d'Éleusis, le lieu souterrain d'où jaillit précisément la lumière. La taube aveugle voit sans ses yeux tout comme le devin aveugle voit l'avenir. La perte de la lumière visible permet de percevoir la lumière invisible. Aux deux extrêmes de la condition vivante, l'obscurité engendre la lumière. Quant aux voies par lesquelles chemine cette troublante découverte, elles nous sont, de fait, inconnues, mais cela est de moindre importance. Du tâtonnement obscur d'un animal dans l'épaisseur de la terre, les Grecs ont su faire le symbole du chemin menant l'homme de l'ignorance à la connaissance. Dans la légende de Delphes, la pensée grecque suivra une route analogue : Apollon tue le serpent Python et le laissera pourrir dans le sol. De ce pourrissement du monstre germera la lumière, l'éclat du dieu rayonnant et purificateur." (Jacques Lacarrière)

MÉDECINE ET CULTE D'ASCLÉPIOS À ÉPIDAURE

I. Les grandes étapes de l'histoire de la médecine grecque

La médecine grecque apparaît dans la seconde moitié du Ve s., dans les cénacles de Cos et de Cnide, autour d'Hippocrate de Cos ; elle se caractérise par une volonté de renoncer aux pratiques et aux croyances magiques qui pose les premiers fondements d'une médecine scientifique. On élabore des raisonnements fondés sur des observations concernant le milieu, le tempérament et la psychologie du patient. Il faut d'abord interroger le malade et l'observer pour reconstituer le développement de la maladie ; puis, le médecin établit le diagnostic et tente d'enrayer le mal, en cherchant à rétablir l'équilibre rompu entre les quatre éléments (sang, phlegme, bile jaune, bile noire) constitutifs du corps humain. La thérapeutique repose sur des purges, des bains, des fumigations et sur le contrôle du régime alimentaire ; la diététique, en effet, doit permettre de maintenir l'équilibre entre le sec et l'humide, le chaud et le froid. Hippocrate parle de l'égalité, *isonomia*, à respecter entre ces différentes qualités, adaptant ainsi à la médecine un concept politique.

La gynécologie est une partie importante de la médecine, même si elle est montrée les limites de la rationalité hippocratique : on pense que la matrice erre à l'intérieur du corps féminin, provoquant maux de tête et crises d'hystérie ; il faut la faire revenir à sa place par des fumigations.

Les médecins réussissent de très belles cures ; ils savent également réduire des fractures. Cependant, la médecine hippocratique ignore l'anatomie et la physiologie ; la postérité en a surtout retenu un aspect éthique dont le serment d'Hippocrate reste le symbole et le fondement.

À l'époque hellénistique, la médecine, comme les sciences en général, connaît de nouveaux développements ; c'est à Alexandrie que l'on effectue les premières dissections, car la pratique de la momification et de l'embaumement a institué depuis longtemps un rapport au corps différent de ce qu'il est en Grèce, où la dépouille mortelle est sacrée et intouchable. C'est donc le début de l'anatomie et de la physiologie ; un médecin comme Hérophile de Chalcédoine sait expliquer le rôle de la moelle épinière, celui du système nerveux, du cerveau, le fonctionnement de l'œil ; Érasistrate étudie la circulation sanguine.

Le médecin est une grande figure de l'époque ; il est non seulement un " technicien " de la guérison, mais aussi une autorité morale. Il pratique une médecine scientifique et indépendante de la religion.

À l'époque romaine, les médecins se répartissent en différentes écoles : on peut distinguer les dogmatiques, les empiriques et les méthodiques. On conseille fréquemment l'hydrothérapie, les massages ; on pratique de façon courante la trépanation, l'ablation (sans anesthésie), on opère le globe oculaire et les prothèses dentaires existent.

Dioscoride (Ier s. ap. J.-C.) est l'auteur d'une somme pharmaceutique utilisée en Europe jusqu'à la fin de la Renaissance. Galien (IIe s. ap. J.-C.) a laissé de nombreux textes dont le ton est fréquemment polémique ; il rédige une somme de la médecine antique. Il distingue trois sortes de vies : végétative (foie, veines), animale (poumons, artères) et intellectuelle (cerveau et système nerveux). Les médicaments tiennent une place importante dans les cures qu'il suggère. Ses théories ont servi de fondement à la médecine jusqu'à la Renaissance, soit durant 1400 ans.

II. Culte d'Asclépios et évolution de la thérapeutique

Au IVe s., le culte d'Asclépios prend un nouvel essor, notamment à Épidaure, et répond au désir qu'ont les fidèles d'une religion qui se préoccupe directement des individus et de leur bien-être physique et moral, d'une religion "à échelle humaine", qui prenne en charge notamment la santé. Asclépios est un dieu d'une nature un peu particulière, puisque, né d'un dieu (Apollon) et d'une mortelle (Coronis), initié par le centaure Chiron aux vertus des simples, il a été mis à mort par Zeus, inquiet de le voir prolonger la vie des hommes et menacer, à terme, de remettre en cause le privilège d'immortalité dont les dieux devaient être les seuls à jouir.

La médecine pratiquée à Épidaure relève à la fois d'une mystique et d'une thérapeutique : le rite est le suivant :

- on commence par pratiquer un sacrifice ;
- on dépèce l'animal, on s'enroule dans sa peau, et on s'installe pour la nuit dans le dortoir sacré (*abatou*) ;
- au cours de la nuit, le malade a un songe, d'interprétation plus ou moins évidente ; le matin venu, il raconte sa vision aux prêtres, qui, à partir des indications fournies par le malade, mettent en place une thérapeutique.
- une fois la guérison obtenue, on remercie le dieu, notamment en lui offrant un coq en sacrifice. On pouvait

aussi élever une statue au dieu, et certains faisaient ériger une stèle racontant les conditions de leur guérison. Il était également d'usage de dédier de petites plaques de pierre représentant la partie du corps qui avait été guérie : un œil, un pied, des oreilles, un sexe (à voir au musée d'Épidaure, et aussi dans celui de l'ancienne Corinthe). Cette tradition perdue en Grèce, et il n'est pas rare de voir des plaquettes de métal de ce genre dans les églises d'aujourd'hui, placées sous l'icône du saint auteur du miracle...

On a donc en premier lieu, dans cette démarche, une expérience de type mystique, qui prend la forme d'un contact avec le dieu au cours du sommeil (le songe étant l'une des voies traditionnelles de communication entre les dieux et les hommes, comme on le voit dès les poèmes homériques) ; parfois, le seul choc lié à cette expérience suffisait à guérir le malade, en particulier dans le cas de maladies psychiques ou psychosomatiques. Les récits de guérisons dont nous disposons montrent à quel point ce moment pouvait constituer un événement majeur dans une vie ; certains malades, après leur guérison, allaient jusqu'à changer de nom, pour bien marquer que, bien plus que d'une guérison, c'était d'une véritable renaissance qu'il s'agissait pour eux.

Mais, au fil du temps, la thérapeutique prend une place plus importante, et les guérisons sont de moins en moins miraculeuses : les récits témoignent de cette évolution ; on comparera les deux exemples suivants :

— Inscription datant environ de 320 av. J.-C., gravée sur une stèle d'Épidaure :

« Que la divinité nous soit favorable ! Guérisons dues à Apollon et à Asclépios. Enceinte depuis cinq ans, Cléo vint supplier le dieu et dormit dans le dortoir sacré. Dès qu'elle en fut sortie et qu'elle se trouva hors du sanctuaire, elle mit au monde un fils qui, à peine né, alla se baigner lui-même à la source et s'en vint courir autour de sa mère. Après cette grâce, elle fit graver son ex-voto : " *Ce ne sont pas les dimensions de la stèle qu'il faut admirer, mais la puissance divine, ou comment Cléo porta cinq ans le fardeau de son ventre jusqu'à l'incubation, au cours de laquelle le dieu lui rendit la santé.* " »

— Autre inscription gravée sur une stèle, datant de 140 ap. J.-C. environ :

« Sous la prêtrise de Publius Iulius Antiochus, Marcus Iulius Apellas Idrieus de Mylasa déclare : " Le dieu m'a fait venir ici parce que j'étais tombé plusieurs fois malade et que je souffrais de mauvaises digestions, en particulier au cours d'un voyage à Égine. Il me demanda de ne pas me tourmenter. Une fois que je fus dans le sanctuaire, il me dit de m'envelopper la tête pendant les deux jours où il y eut des averses, de consommer du persil et de la laitue avant de prendre mon bain, de faire de l'exercice, de courir, de prendre du citron avant de tremper dans l'eau les extrémités de mon corps, de me frotter au mur là où le dieu fait entendre sa voix dans le grand bain, d'utiliser le promenoir supérieur, de me couvrir de sable à chaque prise de lutte, de me promener nu-pieds, de répandre sur moi du vin avant d'entrer dans le bain chaud, de ne faire que de m'y tremper et de donner une drachme attique au maître-nageur, enfin de sacrifier en public à Asclépios. (...) Il me prescrivit de prendre du lait tiède avec du miel un certain nombre de jours, de me frictionner de moutarde crue et de sel, de sortir du dortoir sacré sous la conduite d'un garçon portant un encensoir fumant, et, une fois guéri, de donner ses honoraires au prêtre. Je fis ce que j'avais vu en songe, et, me frictionnant de sel et de moutarde, je me lavai à l'eau courante, mais, en me baignant, je ne ressentis plus rien des maux pour lesquels j'étais venu ici passer neuf jours... " »

Au IV^e s., les guérisons soudaines et sans intervention humaine sont fréquentes ; mais, plus on avance dans le temps, plus les traitements sont précis et complexes ; on aura noté le rôle de l'hydrothérapie dans la cure rapportée ci-dessus. Les instruments de chirurgie (exposés au musée), qui datent de l'époque romaine, confirment que les hommes attendent de moins en moins un miracle et qu'ils cherchent de plus en plus à provoquer la guérison.

Pour en savoir plus

J. Jouanna, *Hippocrate*, Paris, Fayard, 1992.

D. Gourevitch (dir.), *Histoire de la médecine : leçons méthodologiques*, Paris, Ellipses, 1995.